

OCTOBRE 2014 numéro exceptionnel

Association pour la Psychanalyse & le Lien Social
MCS 18 place Marnac 31520 Ramonville Saint-Agne

bulletin à parution aléatoire de

Terrestres terrains

L' A P L S

C R I S E
P R É C A R I T É
C I R C U L A I R E
A D M I N I S T R A T I V E
P S Y C H O D R I V E
I N T I M I T É
P S Y C H A N A L Y S E
A R G E N T

Clin d'oeil à Anne Marquant

Anne Marquant tenait beaucoup à l'édition de *Terrestres terrains*. C'est elle qui en avait trouvé le titre que nous avons immédiatement adopté. Au-delà de l'écho au *Tristes tropiques* de Levi-Strauss, elle y associait volontiers l'image de la glaise qui colle aux bottes. Histoire d'insister sur l'importance pour elle, de ne pas oublier le sol dans lequel on évolue. Sa pensée était toujours vive et libre, parfois fulgurante, volubile d'autres fois, mais jamais désarrimée du terreau qui la faisait naître. Sa présence nous manque, mais la glaise qu'elle nous a laissé nous colle toujours aux bottes. Loin de nous enliser, cette glaise, toujours présente, leste nos pensées agiles et foisonnantes. Évoquer la mémoire d'Anne Marquant n'est jamais sans émotion, mais toujours avec un élan d'enthousiasme pétillant pour la parole, la pensée et la vie. Nous lui dédions ce numéro.

Le comité de rédaction de ce numéro :

Eric Alonso
Rémi Brassié
Gabrielle Devallet-Gimpel
Hervé Dejean
Marie-Laurence Ducasse
Sophie Gerard
Marie-Line Lattuca
Pierre Larribeau
Sandrine Lasserre
Marvic Mendez-Tronche
Emilie Ortega

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

EDITO

Vous avez dit crise ? Quelle crise ? par Rémi Brassié [p.4]

PSYCHANALYSE ET PRÉCARITÉ

Compte rendu de la conférence-débat avec José Morel Cinq-Mars et Marie-Jean Sauret le 18 février 2013, texte établi par Marvic Mendez-Tronche & Marie-Line Lattuca [p.5]

ACTUALITÉS

Une petite circulaire administrative et le tour est joué par Marvic Mendez-Tronche [p.16]

Psychodrive : sur commande, livraison gratuite par Sophie Gérard [p.19]

VIE ASSOCIATIVE

Une permanence nomade par Marvic Mendez-Tronche [p.21]

LECTURE

Notre intime conviction par Marie-Line Lattuca [p.23]

PERSPECTIVES : LA QUESTION DE L'ARGENT EN PSYCHANALYSE

Psychologie de l'argent ? par Rémi Brassié [p.26]

Psychanalyse et argent par Gabrielle Devallet-Gimpel [p.27]

Bibliographie sur le thème psychanalyse et argent [p.29]

E D I T O

Vous avez dit crise ? Quelle crise ?

Nous avons encore pris le temps pour réaliser ce numéro. Nous voilà prêts à partager avec vous notre travail. Toujours occupés à la question de la précarité, nous restons fidèles à nos intentions de départ il y a près de 16 ans, ancrées dans les questions de Freud chez qui nous avons extrait ce problème de l'accès des plus démunis à la psychanalyse. Quoi de plus logique alors que de problématiser l'argent dans la psychanalyse ?

Nous restons une association militante. Mais ce pour quoi nous militons, c'est la psychanalyse avant tout. Parce qu'elle reste un des rares endroits où tout un chacun peut soutenir une parole singulière, en ouvrant la possibilité d'un lien social qui fasse place aussi bien à soi qu'à l'autre. Nous militons pour une psychanalyse qui nous semble comporter une dimension politique, intrinsèquement liée à la subjectivité. C'est tout le sens du rapprochement que nous faisons entre psychanalyse et lien social. Dans une époque de plus en plus féroce pour les singularités, pour l'humanité et son organisation, il y a urgence à maintenir la pensée et la parole dans la vivacité inventive à laquelle pousse la psychanalyse dans la cure. Il est urgent, pour le dire autrement, de céder au vivant, à ce qui nous remue, nous agite¹. Urgence à ne pas capituler devant les injonctions d'austérité. Nous ne pouvons nous résoudre à croire qu'il n'y aurait pas d'autre choix. Si crise il y a, n'est-elle pas une crise du désir ? L'argent devenu l'étalon des liens humains est-il le seul maître du désir ? Qu'en est-il vraiment pour nous dans le champ psychanalytique ? Nous essayons d'y réfléchir et nous vous invitons, avec ce nouveau numéro de *Terrestres terrains*, à venir parler de tout cela avec nous.

RÉMI BRASSIÉ

1 Ces mots pourraient être ceux de Michel Lapeyre, à qui nous adressons également un clin d'oeil.

PSYCHANALYSE ET PRÉCARITÉ

conférence débat du 18 février 2013
avec **José Morel Cinq-Mars** et **Marie-Jean Sauret**

Après la présentation des intervenants le débat s'engage à partir d'une première question :

Gabrielle Devallet-Gimpel (GDG) : Que faut-il comprendre par sujet ? Comment parler du sujet ?

Marie-Jean Sauret (MJS) prend la parole en rappelant que la psychanalyse appelle sujet ce qui parle dans l'humain, potentiellement au moins. Le fait de parler, nous dit-il, constitue une expérience terrible du fait que le langage oblige chacun à se poser la question de ce qu'il est.

Mais du fait que le langage ne fait que nous représenter (le symbolique), il n'y a pas de réponse définitive à cette question : qui suis-je ? Le sujet n'est pas dans la réponse, il n'existe pas de savoir qui attrape de façon définitive le réel de ce que je suis. Du coup, MJS s'interroge sur comment on fabrique du lien social avec des sujets qui sont foutus comme ça.

José Morel Cinq-Mars (JMCM) rebondit sur cette question du sujet en évoquant des souvenirs d'enfance notamment ceux qui datent de son entrée à l'école, où dit-elle, elle se rend immédiatement compte que « ça ne collait pas ». Par exemple « on disait que les gens pauvres ne travaillaient pas, qu'ils étaient des bons à rien, et moi je voyais mon père qui s'échinait au travail pour nourrir sa famille. Je parlais une langue « le joual » qui n'est pas répertoriée

et qu'on m'apprenait à détester ».

A l'entrée au collège j'ai entendu : Ici on parle bien, on parle français. J'ai toujours pensé qu'il y avait autre chose que les catégories que l'on colle sur les gens et la psychanalyse m'a aidée à penser cet écart entre les mots et cette autre chose.

Je n'ai jamais cru que le discours politique, sociologique disait le « tout » de chacun de nous. Le discours rate quelque chose qui a à voir avec la Présence, l'effet de la voix, de la beauté, de la musique... Cette conviction qu'il y a autre chose qui existe m'a permis de travailler avec des gens qui ne parlaient pas très bien français. Si on peut libérer cette présence, alors des effets intéressants surviennent.

GDG : Pouvez-vous nous dire comment vous pensez que des sujets désaffiliés peuvent être aidés à être ré-affiliés sans en passer par une pression normalisatrice ?

JMCM : est-ce que les psychanalystes ont pour fonction de normaliser ? L'éthique de la psychanalyse est une éthique du désir et non de la normalisation.

MJS : Il y a une précarité ontologique de l'Humain. Il se sait mortel. L'invention de la tombe répond à cette idée immédiate que le semblable n'est pas identifiable par son corps - quelque chose lui survit. La civilisation a été inventée pour traiter cette précarité ontologique et permettre de vivre ensemble. Or, actuellement notre société rajoute à cette précarité, une précarité matérielle. C'est difficile de faire quelque chose avec quelqu'un qui s'identifie à sa précarité. Le premier travail du psychanalyste c'est que le sujet puisse mettre la précarité hors de lui, car ça ne le définit pas.

JMCM prend la parole et aborde cette question de la ré-affiliation. Elle évoque son expérience de rencontre avec des femmes qui ont perdu leur bébé. J'ai visité toutes sortes de lieux et les pires situations de détresse n'ont rien à voir avec la pauvreté (cf. *Psy de banlieue'*). Ce qui m'inquiète c'est de rencontrer des femmes seules sans lien avec d'autres. J'ai toujours le souci de la meilleure copine et quand je rencontre ces femmes j'essaie toujours de prendre la mesure : est-ce qu'elle a des copines ?

JMCM fait également référence à une expérience tentée l'an dernier. Elle demande à sa stagiaire d'essayer que les mères se parlent entre-elles dans la salle d'attente. JMCM a l'idée que certains enfants dont elle s'occupe et dont le symptôme est un mutisme sévère pourraient retrouver l'accès à la parole si leurs mères sortaient de leur solitude et se parlaient entre elles. En remettant

1. José Morel Cinq-Mars, *Psy de banlieue*, Toulouse, Eres, 2010.

en place cette fabrique du lien social, on ouvre des espaces pour prendre en compte la dimension psychique.

MJS : Le sujet n'est pas l'individu. L'essence de l'Humain est sociale. C'est une thèse de Freud. C'est parce qu'il y a potentiellement un appel à l'Autre qu'il y a une place pour la clinique. MJS cite un livre de Joseph Schovanek « Je suis à l'est ». L'auteur est un autiste qui n'a pas parlé jusqu'à l'âge de 7 ans mais dont les parents ont toujours pensé qu'il était potentiellement parlant.

Question dans la salle - une psychologue qui travaille dans un centre d'accueil.

JMCM : Accueillir quelqu'un qui ne parle pas c'est déjà l'entendre comme un sujet parlant. Il y a des gens qui ne parlent pas ou qui ne parlent plus parce qu'on les a fait taire. D'où l'importance de développer l'offre, offrir une possibilité de parole à des gens qui l'ont perdue ou qui ne l'ont jamais eu.

MJS évoque son expérience à la Boutique Solidarité, où se retrouvaient beaucoup de personnes psychotiques. Pour MJS le minimum c'est de se penser comme un agent de lien social (l'accueillir, faire l'offre). Qu'on puisse venir se taire chez quelqu'un, ce n'est pas pareil que de rester seul sur un pont.

Un souvenir d'une expérience marquante dans laquelle j'ai travaillé avec des enfants grabataires. Ce qui m'a le plus marqué c'est que pour les faire manger on leur faisait manger une bouillie dans laquelle tout était mixé. J'ai demandé « vous mangeriez cela? C'est dégueulasse ! » Tout le monde a convenu que non, et le lendemain on a commencé à mixer les choses séparément (entrée, plat, dessert) et immédiatement on s'est aperçu que des goûts différents et singuliers apparaissaient. C'est ça le traitement du désir

Question dans la salle : comment on peut adresser des jeunes vers des psychanalystes.

JMCM : vous posez des questions fondamentales, la question de l'offre et de l'adresse. Je ne suis pas venue pour qu'on adresse plus facilement vers les psychanalystes. Je suis venue pour tenter d'éclairer ce que la psychanalyse peut éclairer. Si vous, cela vous aide, vous allez mieux aider les autres à la place où vous êtes. Dans mon expérience je n'ai jamais pu réussir à envoyer quelqu'un si je ne connaissais pas la personne vers qui j'adressais. Dans les lieux où je travaille on n'adresse pas à une psy, on adresse quelqu'un à Madame Morel. Pour adresser quelqu'un il faut que quelqu'un ait énoncé une plainte, un souci. Quelque chose que vous pourriez attraper.

MJS : Le travailleur social, le psychologue en institution ont à faire à des gens

qui spontanément n'iraient pas voir un psychanalyste. Que faut-il attendre des psychanalystes ? Sur les problèmes de société ils ne disent pas plus de conneries que les autres. Le travailleur social c'est l'homme du front et l'intérêt de la psychanalyse et du travail psychanalytique est de soutenir l'hypothèse de la singularité, c'est-à-dire ce qui fait de chaque humain une exception. Il y a un problème de singularité dans notre société. Notre société propose des modalités de lien qui essaient de collectiviser une réponse qui vaudrait pour tous. Il importe de tenir les deux bouts et de la singularité et du commun. En somme, être des sortes de passeurs de la singularité. Il s'agit de rendre au sujet la responsabilité de sa position à l'endroit de son désir.

Soutenir sa singularité est un problème dans notre société. Des tas de modalités qui font qu'on essaye de collectiviser une réponse qui vaudrait pour tous. Même les droits de l'homme posent des problèmes dès que vous leur donnez un contenu qui vaudrait pour tout le monde.

Je pensais à quelqu'un qui vient me voir. C'est un jeune adulte que j'ai vu sombrer dans une grande précarité. Quelqu'un caractérisé par je veux tout, tout de suite, je veux jouir tout de suite. Il piquait les cartes bancaires, les bagnoles, pour alimenter le groupe des semblables. Il est venu me voir récemment pour me demander une aide. Tout d'un coup la loi lui est tombée dessus, il s'est rendu compte que s'il veut s'en sortir il faudrait qu'il passe à un étage de délinquance au dessus. Il est à un tournant, est-ce que je change vraiment ma façon de vivre pour vraiment m'en sortir. Rencontre d'un autre qu'il a entendu vraiment quoi ? Ce que le sujet lui-même a rencontré dans le réel d'insupportable. Le travail a des vertus anthropologiques, ve n'est pas seulement la source des revenus, mais aussi un des moyens de se réaliser. Le chômage : cassure d'un des moyens que l'humanité avait trouvés pour perpétuer le processus d'humanisation.

JMCM : pense qu'il y a eu malentendu au niveau de la demande. Pour qu'il y ait de la demande il faut qu'il y ait de l'offre. Toutes les initiatives comme les vôtres, toutes ces familles vers qui nous sommes allés, très peu on refusé de nous rencontrer, alors que très peu seraient venues d'elles-mêmes. Expérience en crèche, un des moyens de faire l'offre, je restais le soir à la fermeture de la crèche. C'est important de connaître un peu l'autre.

On a une représentation de ce que c'est qu'un psy, les pys qui ne parlent pas. Je n'aurais pas pu commencer par un psy qui ne parle pas. Ça fait peur à beaucoup des gens on peut leur dire : il y en a d'autres !.

Question de la salle : à propos de notre société capitaliste.

MJS : C'est vraiment des questions sur lesquelles je peux ne pas savoir

m'arrêter. Il faudrait définir ce qu'on appelle lien social. J'ai une définition que j'emprunte à la psychanalyse. Ça ne veut pas dire toute modalité de groupe. Une prison ne fait pas beaucoup lien social. Même l'éducatif, il peut y avoir une forme de contention éducative qui va contre le lien social, il y a des contentions chimiques en psychiatrie. Le lien social, c'est un certain usage du discours pour que les gens tiennent ensemble. Historiquement on pourrait dire nous par exemple nous partageons une même conception du monde, au fond pour dire vite, la religion propose ça, une réponse collective qui ne gommait pas forcément l'engagement singulier du croyant, même si on a inventé l'inquisition parce qu'on savait bien qu'on ne pouvait pas obliger quelqu'un à croire. Les religions dites traditionnelles on savait ça. Nous, on est depuis un certain nombre d'années, après le dix septième siècle et après l'invention de la science moderne dans une modalité dans laquelle la science domine, parce qu'elle est capable de produire des explications, des explications absolument paranoïaques certaines. Ça a créé une espèce d'idéologie selon laquelle il fallait essayer de répondre à toutes les questions sur le modèle du discours scientifique, c'est comme ça qu'on a inventé l'économie au 18^{ème} siècle, pour se débarrasser des questions du sens, du monde, on va ramener le rapport entre les gens, purement à des rapports marchands, évaluable, et c'est cette espèce de mariage de l'économie et du marché qui va secréter une idéologie qui est le scientisme, on peut répondre à toutes les questions par les moyens de la science. Regardez que les nouvelles sectes religieuses ont des allures scientistes, mais ne croyez pas que ça ne concerne que les religions. Cela nous formate, ça secrète une espèce d'anthropologie à travers laquelle on essaye de se penser, parce que c'est un problème pour chacun de s'adapter au monde contemporain. Si on se laisse suggestionner on va se penser comme des organismes, des machines, des entreprises qui doivent être efficaces, durables, comestibles, tout ce qui n'est pas le précaire. Et, nos symptômes, les solutions que Freud découvre inventées par chacun pour se loger dans le monde sont relues, le nouveau DSM qui transforme nos symptômes en accidents, en pannes, en dysfonctionnements, est-ce que ça veut dire que le sujet a changé ? Non, le sujet va continuer à protester mais ça devient difficile de se penser si on essaye de se penser à travers ce vocabulaire. On va avoir des « protestations » adressées à la société de consommation, par exemple la dépression, sorte de rejet/panne du désir. La jouissance pour qu'elle soit consommable doit être retraitée. Monde d'ennui cigarette sans tabac, on a des pathologies de l'ennui qui se développent (comportements à risque). Le suicide aussi, qui baisse en période de crise, mais qui reste une voie de sortie pour le sujet, pour sauver son existence de sujet dans un acte qui lui permet d'échapper au formatage de son être par l'autre. C'est un vrai problème. La précarité pour certains, est un des moyens de se sortir de ce monde. Mais là où c'est compliqué est que nous sommes dans une société qui précarise. Rappelez vous le Medef, madame « La vie est précaire, pourquoi le travail

ne serait pas précaire » qui dit vraiment l'envers de ce pourquoi l'humain a créé la civilisation. Dernière remarque d'une étudiante L'humain d'abord c'est bien, mais l'humain ce n'est pas économique. Des gens un peu partout quand même qui commencent à s'apercevoir que la collectivité ça consiste à respecter ce qui fait la singularité de chacun, il n'y a pas que la psychanalyse. Le monde est plus grand que la psychanalyse.

JMCM : Je prends les choses par un autre côté. Les effets politiques sur la psyché se lisent dans la langue. Il y a un livre à lire de Kemplerer *La langue du troisième Reich*, Kemplerer est un philologue juif qui a noté l'invasion de la pensée nazie dans la langue allemande dans les années 30¹. Sa femme n'était pas juive donc il n'est pas mort, il a pu réchapper au nazisme et publier son livre. Ce qu'il décrit de comment la langue vient formater la psyché, c'est un outil extraordinaire pour lire ce qui se passe aujourd'hui : « plan social » (licenciement de gens) « secret partagé » (tout sauf un secret). Au Québec dans le dictionnaire aujourd'hui sécuritaire est synonyme de rassurant. Alors que des mesures sécuritaires ne me rassurent pas du tout. Livre intéressant qui nous donne des outils pour débusquer tous ces mots. On peut relire aussi 1984 d'Orwell. C'est assez saisissant comment on peut reconnaître ce travail de sabotage de la pensée par la langue qui s'appauvrit.

Question de la salle : Remarque au sujet des panneaux sécuritaires à la gare

JMCM : Il y a tout un travail à faire sur comment, par exemple « surveiller » pour porter assistance s'est transformé en surveiller pour contrôler. Les fameuses caméras... vous avez vu un vol empêché parce qu'il y avait des caméras ?

Un deuxième point sur l'invasion des rêves par le système politique, je vous renvoie à un autre livre *Rêver sur le troisième Reich* de Charlotte Beradt². Sa façon de résister à la montée du nazisme a été de collecter des rêves qu'elle a réussi à faire sortir d'Allemagne. On voit comment les gens reconnaissent peu à peu la montée de la pensée nazie. Hier sur France Culture, toute une journée consacrée aux prisons, j'entendais un homme en prison qui raconte qu'au fur et à mesure des années qui passaient « mes rêves eux-mêmes ne se passaient plus qu'en prison ». On est bien dans les effets psychiques réels de ce que produit un système politique.

Ma troisième remarque, je travaille avec des populations qui sont en grande fragilité économique. La survie ça occupe. Pour avoir d'autres patients avec un autre niveau de vie, je vois bien comment des questions sur soi on ne peut

1. Victor Kemplerer, *Lti La langue du IIIe Reich*, pocket Agora, 2003.

2. Charlotte Beradt, *Rêver sous le IIIe Reich*, Payot, 2004.

les aborder autrement, seulement quand on sait où on va dormir et ce qu'on va manger le soir. La vie qu'on a influence sur la disponibilité à faire un certain travail. Et je le dirai pour d'autres occasions. Il y a des moments dans la vie où on est trop occupés à faire face à ce qui se passe (je pense à une dame qui est venue me voir après que son petit garçon de 3, 4 ans ait fait un cancer, et c'est son bébé de quelques mois qu'elle a dû interrompre d'allaiter qui a été donneur de moelle pour le grand. Tout ce qu'elle avait vécu, elle n'a pu venir reprendre tout ça avec moi que lorsque la guérison du grand a été prononcée. Des moments comme ça où ce n'est pas toujours le moment pour s'arrêter.

Par rapport au régime politique actuel (de gauche comme de droite) ce qui se perd c'est que le désir ça coûte. L'éthique du désir ce n'est pas rigolo, c'est porteur, c'est fort, c'est vivant, mais ça coûte. J'ai failli reculer la semaine dernière, une patiente qui travaille dans la plus grande boîte Web de Paris, cela fait longtemps que j'entends qu'elle n'est pas bien là-dedans, elle m'a dit qu'elle voulait démissionner. Si elle le fait, ce n'est pas pour aller travailler dans une autre boîte pareille. Elle élève seule deux enfants. Je fais mon boulot. Je l'ai soutenu.

Question de la salle : la précarisation sociale, empêche le temps de création, empêche d'être précaires.

Remi Brassié : C'est la première question qu'on voulait poser, cela me fait penser à l'étymologie du mot précaire, ce qui s'obtient par la prière, par la demande et sans aucune assurance. En opposition à ce qui s'obtiendrait par la demande et ce qui s'imposerait par le refus. Ce débat qu'il y aurait entre le versant subjectif et le versant politique, on l'a un peu préparé, il nous est venu le mot d' « anorexie sociale », avec cette idée qu'il y aurait à défendre, ce que quelqu'un peut décider, revendiquer de ce côté-là et que nous aurions à soutenir, accompagner si c'est du côté du désir ?

JMCM prend l'exemple d'un intermittent du spectacle qui réfléchissait à son statut, au fond ça l'arrangeait bien. Il y a deux appels différents, un appel à la vacuité, « non, je n'irai pas travailler tous les jours, non, je n'irai pas remplir tous les papiers ». Quelque chose à soutenir ou à éclairer chez le sujet. Puis une précarité imposée, plans sociaux, chômage massif. Ex. : en région parisienne on ne peut pas se loger, on m'amène des enfants nerveux qui vivent avec toute leur famille dans une seule pièce. C'est des conditions de vie tellement folles que quand on me dit il est nerveux, « qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? »

On est dans une société qui ne veut pas du temps psychique, qui cherche à le réduire. Une des premières manifestations dans les institutions médico-sociales, on réduit les temps de réunion. Tous ces temps vides extrêmement

précieux (pauses café, repas, etc.), alors que c'est à ces temps vides qu'émergent les idées.

MJS : Je vais prendre les choses par un autre bout. Personne n'est dispensé de répondre à la question de ce qu'il est, c'est une caractéristique de l'Humain. Ce sentiment d'identité qui nous réunit à travers le temps, alors que nos cellules ne sont pas les mêmes qu'il y a 20 ans. Dans ce récit il n'y a pas de réponse définitive, la trace de cet échec fait le style d'une vie, et nous savons tous comment cela finit. Qu'est-ce qu'on fait d'ici là de son désir ? MJS prend l'exemple d'un précaire particulier Vincent Van Gogh, qui essaye de loger ce qu'il est de plus singulier dans le code qu'il connaît - la peinture - il a été créateur parce qu'il a introduit quelque chose qui n'était pas là avant lui. Pourtant, ça ne répond pas à la question de son identité, un jour il reçoit une lettre de son frère Théo qui lui apprend qu'il va avoir un fils et qu'il va l'appeler Vincent. Cela va chambouler Van Gogh parce que quelque chose est atteint de la singularité. Son médecin psychiatre lui dit d'aller peindre, en transformant sa réponse de sujet en « art thérapie ». Quelque temps après il met fin à ses jours.

C'est une de nos difficultés dans l'accueil de l'autre, de ne pas penser que les moyens techniques dispenseraient l'autre de sa mise singulière. C'est le côté d'impuissance radicale du clinicien.

Après, une caractéristique du monde contemporain, la logique du discours capitaliste c'est on comprend tout, on explique tout, demain on jouit de tout, demain on fabrique de tout, c'est-à-dire ça dit au sujet laisse tomber le désir, laisse tomber la subjectivation du manque, il nous invite à céder sur l'éthique du désir et si tu n'es pas capable de jouir des choses de la vie, c'est ta faute. Cf. discours sur les précaires (parasites, chômeurs, profiteurs, immigrés) ou en période de crise, un peu plus compliqué de dire cela, alors on dit que c'est bien qu'il y ait quelque chose pour les aider... ce qui m'inquiète dans ces deux discours c'est leur absence d'ancrage.

Un truc qui n'est pas pris en considération, ce qui est nécessaire pour chaque sujet qui appartient à la communauté humaine pour qu'il puisse se réaliser comme tel, c'est sur ce mode là qu'il faudrait se poser la question.

JMCM : Il me vient un ratage récent. Je fais partie d'un collectif littéraire. Une des membres de ce collectif correspond à une personne précaire, elle a un talent fou, mais elle a passé tout son temps à attaquer l'un après l'autre les membres du groupe. Collectivement a été pris la décision d'exclure cette femme du collectif, elle y est restée 6 à 7 ans. On lui avait trouvé l'assistante sociale en or, filé des tuyaux, mais tout ratait parce qu'elle disait « je ne veux pas rentrer dans vos cadres » mais nous appelait la nuit pour nous dire que ça

n'allait pas.

Je me suis dit elle exige de moi une présence et une attention plus grande que celle que je donne à mes enfants ou à mes meilleurs amis. Nous l'avons exclu... il y a des choses qu'on peut faire par profession, qu'on ne peut pas faire individuellement. Cette femme il lui faudrait l'asile au sens de protection. Il y a des gens qui sont dans une telle aigreur de vivre qu'il faut être une équipe pour les supporter.

GDG : Est-ce qu'on peut aller jusqu'à dire que l'occasion à laquelle le lien social est rompu, si on peut penser que c'est un acte posé par le sujet, est-ce qu'il y a de l'inconscient en jeu, est-ce qu'on peut dire que ça a valeur de symptôme ?

MJS : Je ne crois pas qu'on puisse se faire une réponse pour tous. Si on prend les choses du côté des politiques de santé, critères de détermination sociale : ceux qui vivent en dessous du seuil de pauvreté, huit millions en France. Il y a quand même des problèmes de solidarité, quelque chose bizarre dans le fait que l'organisation mondiale détisse le lien. Si c'est efficace, il y a quelque chose de nous qui ne demande qu'à s'y reconnaître.

Je pensais aux révolutions arabes, notamment à la Tunisie. L'épisode Mohamed Bouazizi, quelque chose de son inconscient qui est impliqué, on lui pique son emballage, et il prend une gifle d'une femme flic. Au fond on lui fait dire : « je peux tout accepter mais pas ça ». Il va se faire brûler, ça aurait pu être un accident du travail, mais là il s'est passé quelque chose de particulier. Question de nos limites et de la collectivisation de nos résistances. Quelques autres se sont reconnus dans le « tout mais pas ça » de Bouazizi.

Nous touchons à la limite de l'organisation du monde contemporain, est-ce qu'on peut continuer longtemps comme ça ? En Tunisie, les élections suivantes, ont été élus les vendeurs de sens, ça ne suffit pas de mettre le dictateur dehors, il faut réfléchir au type d'organisation sociale qu'on souhaite, quelle place on fait à l'autre.

Ils (les tunisiens) n'ont pas fait mieux que la révolution française (qui s'est suivie de deux mouvements religieux ou de la terreur). Ce sont des questions politiques, savoir comment on peut faire une place à la singularité. Je dirais ça avec une question que je me pose : aime-t-on la vie ? Mais je ne parle pas de la nôtre. J'avais remarqué que le premier ministre du Japon a invité ses concitoyens à dire aux plus âgés qu'ils commençaient à coûter trop cher. En Europe, on avait envisagé de les envoyer au Portugal à un moment donné parce que cela coûterait moins cher !

Aimer la vie n'est pas aimer son copain, sa voisine, même ses enfants. C'est aimer la vie qui nous traverse. Qu'est-ce qui va être de la vie pour les générations qui vont venir après nos enfants, qu'est-ce qu'on leur laisse ? On a l'impression qu'on va se dépêcher d'épuiser le monde avant de le leur filer. Aimer la vie c'est ça.

C'est une question politique : quel type de société faut-il construire pour que la vie se pérennise ? La fonction de la précarité et de la précarisation du monde dit une logique assez délétère du point de vue de la vie. Je ne crois pas qu'on ait 150 ans devant nous, selon comment nous traitons la société elle-même. La précarité est un vrai symptôme de ce point de vue là.

JMCM : Je vais partir du « tout mais pas ça ». Je vous ai parlé des conditions de vie parisienne. Plusieurs femmes habitaient dans un même logement. Elles pouvaient dire ce qui était insupportable pour chacune. C'est une position modeste. Dans ce grand malheur, je ne sais pas ce que ça vous fait à vous. Dans toutes ces situations qui se répètent, vous, comment vous le racontez ? Peut-être que cela ouvre un espace pour l'autre.

Question de la salle : à propos des gens dans des situations invivables qui restent courageux. Question de son propre désir. Pas de « neutralité » possible telle qu'elle était enseignée dans les écoles d'éducateurs.

MJS : Quand je dis que c'est un symptôme, c'est un indice de la dégradation du lien social. Toutes les solutions mises en œuvre pour survivre sont des preuves sur la protestation du sujet pour se loger dans ce monde, et c'est une question pour tout le monde. Je travaille dans une entreprise qui s'appelle l'université, dont la transformation en entreprise libérale a été décidée par le traité de Lisbonne. Nous résistons, on proteste toujours et on trouve les moyens de vivre le mieux possible, mais la logique est toujours en marche, ça ne va pas changer la logique. La question c'est de savoir si on ne peut pas trouver dans le symptôme, c'est-à-dire, dans la singularité, le point d'appui pour changer le lien social (pas changer le système économique). Par exemple une psychanalyse ne change pas le système capitaliste, mais ça peut faire que le sujet n'ait pas un rapport de gourmandise ou de complétude avec les objets du marché.

L'anorexie sociale, je crois que le mot est de Colette Soler, dans une table ronde sur la toxicomanie, à propos de la position de sujets dans le monde moderne qui étaient des malades du désir. La thèse de la résistance par le biais du symptôme, ce n'est pas une thèse proprement psychanalytique. On trouve ça chez Hannah Arendt dans *Les origines du totalitarisme*¹, quand elle fait remarquer que les nazis s'en sont pris à toutes les particularités

1. Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme*, Paris, Gallimard, 2002.

(homosexuels, types de gauche, juifs, tziganes, les nazis enthousiastes, les nazis plaqués, etc.). Hannah Arendt fait remarquer que de proche en proche ils auraient dû se flinguer jusqu'au dernier. Vous vous rappelez ce petit essai *Matin brun*¹ qui est sorti en 2001, ça plagie un propos d'un pasteur « ils sont venus chercher les homosexuels, je n'étais pas homosexuel, ils sont venus chercher les communistes, je n'étais pas communiste, ils sont venus me chercher il n'y avait personne pour me défendre ». L'idée qu'il ne faut pas céder sur la singularité, parce que c'est la première étape de la massification. Certains parlent aujourd'hui de totalitarisme soft, je ne suis pas loin de penser qu'ils ont raison.

Je viens de lire un livre, Un entretien de Tammet² (autiste de haut niveau) - les autistes sont assez à l'aise dans notre monde, surtout ceux qui sont mathématiciens, parce que ça les confronte à un autre qui n'a pas de désir sur eux. Il explique à un journaliste qu'il a voulu trouver la formule qui rende compte de tous les comportements aléatoires de sa mère. Le journaliste lui demande si cela lui a permis de comprendre -non- mais « quand j'ai vu le temps que j'ai passé à faire ça, je me suis dit que je devais beaucoup l'aimer ».

Dans la formule de l'austérité il y a une erreur. Il existerait une formule au nom de laquelle on pourrait faire crever un peuple ! C'est quand-même effarant. Non, il y a quelque chose qui n'est pas dans la formule, il faut tenir compte du sujet.

texte établi par

MARVIC MENDEZ-TRONCHE & MARIE-LINE LATTUCA

1. Franck Pavloff, *Matin brun*, Cheynes, 2002.

2. Daniel Tammet, *Je suis né un jour bleu*, Les arènes, 2007.

A C T U A L I T É S

Une petite circulaire administrative et le tour est joué : *Les jeunes majeurs ne seront plus accompagnés au-delà de 19 ans*

Depuis 1975 (au moment du passage de la majorité de 21 à 18 ans) les jeunes majeurs âgés de 18 à 21 ans, en situation de « grande difficulté sociale » se sont vus apporter une aide sous diverses formes dans le cadre de la protection de l'enfance financée par la Protection Judiciaire de la Jeunesse (PJJ) et l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE) compétence du Conseil Général.

La PJJ s'étant désengagée ces dernières années vis-à-vis de ce public, l'ASE avait pris le relais pour toutes les APJM (Accueil Provisoire Jeune Majeur) attribuées, avec de grandes disparités selon les départements. En Haute Garonne jusqu'au début de l'année 2014 ces jeunes en situation de précarité pouvaient être accompagnés jusqu'à la date anniversaire de leur 21 ans (s'ils en faisaient la demande). Les conditions devenues très sélectives d'obtention de cette aide exigeaient le respect du contrat signé par chaque jeune par des « résultats concrets » dans les objectifs énoncés, mais laissaient trois années de temps à la relation éducative pour se construire (non sans peine).

Au-delà des objectifs affichés : « l'insertion sociale et professionnelle », l'obtention d'un diplôme qualifiant, l'accompagnement vers un premier emploi, le permis, la tenue d'un logement, etc. ces trois années constituaient principalement l'espace, pour des jeunes ayant eu des difficultés familiales importantes, qui ont nécessité un placement en foyer éducatif ou en famille d'accueil, de poursuivre leur structuration psychique dans un lieu « protégé ».

Le service dans lequel je travaille fonctionne depuis une quinzaine d'années

(avec 20 places d'accueil à l'heure actuelle). Il a été troublé par la nouvelle directive émanant du Conseil Général de la Haute Garonne : L'ASE ne financera plus d'APJM au-delà de 19 ans, mettant ainsi à la rue (matériellement mais surtout psychologiquement) des jeunes qui demandent encore à être hébergés et accompagnés.

De plus, le flou règne encore sur cette mesure restrictive. Il n'est pas besoin de préciser que les raisons motivant ce changement ne sont nullement éducatives, ni en cohérence avec les missions de protection et de solidarité chères au Conseil Général.

Les moyens financiers attribués aux mineurs pour lesquels la mesure de protection est obligatoire étant insuffisants, l'on vient tout simplement enlever les moyens chez les jeunes majeurs pour qui l'aide est « conseillée » mais pas « obligatoire ».

Comment ne pas s'insurger quand nous mesurons à quel point le désengagement public sur des points stratégiques : le travail social, la santé mentale, l'éducation, tout ce qui fait lien dans une société, devient l'action courante qui se justifie d'une gestion qui oublie le service public et humain qu'elle est censée servir...obnubilée par les moyens financiers, les statistiques, en perdant le sens même du pourquoi ces institutions étaient fondées ?

Il est de notre devoir de dire que cette restriction touche à la qualité d'accueil de la souffrance des jeunes dans un moment structurellement et socialement fondamental, celui de la confrontation d'un sujet avec son histoire, avec sa possibilité d'inscription dans le lien social. Les études supérieures deviendront inaccessibles et inenvisageables à priori. Il n'y aura pas ce temps pour chercher, pour se chercher et s'orienter dans l'ensemble des choix professionnels possibles. C'est la négation du temps nécessaire à la libération et la construction d'une parole s'appuyant dans un lien à d'autres à travers laquelle les jeunes pouvaient, s'ils le souhaitaient, reprendre leur histoire et leurs difficultés à leur compte.

Nous dénonçons le fait que toutes ces mesures administratives dénaturent complètement la richesse du travail que des équipes de travailleurs sociaux ont fait et avaient construit pendant de nombreuses années d'expériences. Si nous ne pouvons peut-être pas changer ce qui se passe, il est de notre devoir de dire et de résister : à l'indifférence, au silence et à une « normalité imposée » qui empêche la jeunesse d'avoir le temps de se projeter.

PS : Le responsable du Conseil Général avait indiqué que pour tous les jeunes ayant signé leur contrat avant la date de cette nouvelle mesure, il resterait possible de poursuivre l'accompagnement jusqu'à leur 21 ans si

c'était nécessaire. Quelle n'a pas été notre stupéfaction lorsque de manière officielle et par un simple coup de fil entre collègues travailleurs sociaux, nous apprenons que les jeunes majeurs étrangers (et sans papiers) doivent être reçus pour mettre fin sur le champ à leur contrat (peu importe la durée sur laquelle le Conseil Général s'était engagé). Ironie que ceux qui ne respectent pas les contrats sont ceux-là mêmes qui les établissent, mais cette fois-ci « l'administration » a été trop loin. Cela a touché la limite de ce que les membres des différentes équipes éducatives engagées dans leur mission pouvaient supporter. C'est ce qui fait qu'ils ont parlé en dehors des murs de leurs services, ils se sont concertés, ils ont manifesté. A la stupeur et la colère, a succédé un élan d'humaine solidarité à l'endroit même d'une injuste tyrannie. Tant qu'il y aura des hommes qui peuvent se parler il est permis d'espérer... Pussions-nous transmettre quelque chose de cet humain terreau aux jeunes sujets que nous croisons ici ou là.

Épilogue : Pendant les 21 jours de mobilisation et rassemblements réunissant les jeunes concernés, les salariés des établissements syndiqués ou non, diverses associations de défense des droits, des précaires et intermittents; quelques uns ont élu siège au parvis du Conseil Général et sont restés camper pendant deux semaines. Grâce à leur détermination, la reprise du dialogue avec M. Izard, président du CG31 a été possible. Après quelques jours de silence, celui-ci a décidé de réintégrer dans leur établissements l'ensemble de jeunes majeurs menacés de fin de prise en charge en poursuivant leur accompagnement dans les durées prévues par les contrats en cours. Le collectif en lutte a amené sur la table le débat sur le maintien de la durée des accompagnements jusqu'à 21 ans si nécessaire. Retour à une situation de droit.

Pour les professionnels, c'est la joie du travail bien accompli, et le début d'un collectif qui poursuivra sa réflexion. Pour les jeunes, c'est une sacrée expérience dont ils nous ont dit : « nous n'oublierons jamais ce que vous avez fait ». Une petite étincelle qui a fait venir d'autres professionnels d'ailleurs, des collègues des foyers d'autres départements qui veulent travailler, qui veulent reprendre le sens de leur métier.

MARVIC MENDEZ-TRONCHE
*Psychanalyste, exerçant comme psychologue dans le service des jeunes
majeurs de la PEA*

Psychodrive : sur commande, livraison gratuite

Lorsqu'on évoque la question de l'accès des plus démunis à la cure psychanalytique (ou aux rencontres avec le psychologue clinicien), on interroge la possibilité des analystes/psychologues d'accepter des sommes modiques et les enjeux que cela représente pour l'analysant et la cure. En revanche, dans le secteur social notamment, les personnes accompagnées ont parfois la possibilité de rencontrer un psychologue clinicien sans le payer. Il ne s'agit pas de payer moins ou de payer peu mais de ne rien devoir. L'accès n'est plus rendu impossible par la situation financière du sujet ni par la représentation qu'il a du prix à payer pour parler. Pour lui, c'est gratuit, car c'est payé par un autre.

Mais alors que signifie ce paiement pour le sujet ? Que signifie par exemple l'« accompagnement psychologique » lorsqu'il est payé par le dispositif d'insertion professionnelle qui veut réinsérer le sujet, qui attend quelque chose de lui, qui a des objectifs voire qui décide de la durée des entretiens, qui est pris dans la logique du discours dominant ? Qui est alors en demande ? On peut pousser les choses encore un peu plus loin : pour qui travaille le psychologue clinicien, pour le financeur, l'individu en difficulté d'insertion ou pour le sujet de l'inconscient, pour la demande au-delà de la commande, pour le dire au-delà de la parole ?

Je travaille au sein d'un accueil de jour pour les personnes en situation de grande précarité et/ou d'isolement. Le café y coûte 15 centimes, la lessive 50 centimes. Le petit déjeuner, les activités sportives et culturelles, l'accompagnement social, les soins infirmiers sont gratuits. Il en est de même pour les entretiens cliniques, qu'ils soient ponctuels ou inscrits dans un travail sur le long terme. La gratuité permet de soutenir la notion de solidarité et d'assistance aux plus vulnérables ; le paiement de certaines choses ainsi que la participation des personnes aux ateliers et à certains services (faire le café, le service au bar...) leur permettent de se sentir moins redevables de l'aide qui leur est apportée, de maintenir un sentiment de dignité, de ne pas être réduits à leurs besoins.

Mais la pratique clinique en ce lieu permet de relever une autre modalité de lien social. Nous pourrions formuler l'hypothèse que la précarité est parfois le symptôme du sujet, en cela qu'elle est ce qui permet au sujet de nouer sa singularité au social. Pour certains, leur situation précaire doit

imposer à l'Autre de les aider, de les sauver. C'est ici la question tant de la responsabilité individuelle que de la dette et de la jouissance qui se jouent et se traitent. Comme si le sujet disait « Regardez ce que Vous avez fait de moi, voyez dans quel état je suis. » ou encore « je n'y peux rien si je n'ai rien, si je n'ai rien je ne peux rien ». Plutôt que de se faire alors objet de la jouissance de l'autre, il s'agirait plutôt pour le sujet de s'en extraire, de faire en sorte que l'autre, l'autre social, ne jouisse pas sur son dos : impossible d'y prélever le moindre euro ni le sentiment d'avoir fait sa B.A. La jouissance est en revanche toute du côté du sujet, il n'en cède rien. Que penser alors de ce psychologue en libre-service ? Qu'est-ce qui va limiter sa jouissance ? En quoi cette rencontre peut-elle être différenciée d'une autre avec un acteur social lambda ? Comment le sujet peut-il y traiter de sa jouissance, de son désir, de sa division ?

Nous pouvons interroger également ce qu'il se passe du côté de l'effacement du sujet, lorsqu'un financeur ne paie le psychologue que pour sa présence sur le collectif et non pour les entretiens individuels, de surcroît avec des objectifs annoncés (le « repérage », l'orientation vers le soin) plus ou moins éloignés de la prise en compte de la souffrance du sujet. Le psychologue doit être rentable, c'est un tarif de groupe. Ce sont là aussi ses moyens d'intervention qui sont dictés ainsi que les objectifs de ses missions. La rencontre, ses effets, l'intime sont niés avec ces personnes pour lesquelles on vise l'insertion sociale !

SOPHIE GERARD

VIE ASSOCIATIVE

Une permanence nomade

Quelques mots sur l'expérience de ces quelques années passées dans le dispositif actuel de la permanence à Ramonville St-Agne :

Nous avons souhaité recevoir en toute simplicité toute personne faisant une demande. Toute personne qui vient, le plus souvent, de la part d'un travailleur social qui l'accompagne déjà et qui a préparé le terrain. Un appel téléphonique, parfois une venue imprévue sur place et l'offre est faite d'une rencontre avec un clinicien sur un ou plusieurs rendez-vous dans le bureau que le Centre Communal d'Action Sociale nous prête.

L'entretien est d'abord et surtout ouvert. Place est laissée au sujet d'amener ce qu'il souhaite, pour l'accueillir là où il est. Nous sommes attentifs à l'émergence de quelque chose qui lui pose problème. La personne qui vient nous voir, fait l'expérience, quelques fois pour une première, de ce que parler à un analyste peut avoir comme effet. Nous présentons l'espace de la permanence et son fonctionnement. Si le désir de commencer et de poursuivre un travail de parole est entendu, nous donnons les coordonnées des deux collègues, membres du réseau, où la personne pourra dérouler un travail psychanalytique aussi longtemps qu'elle le souhaitera. La question de l'argent est abordée. A la permanence, l'analyste est payé par l'association APLS. Dans les cabinets des analystes vers qui nous orientons, la personne paiera elle-même sa cure, d'une somme en accord avec ses moyens qui sera débattue lors des premières rencontres.

Soutenir le travail psychanalytique a la permanence implique de veiller au respect de la singularité d'une parole prononcée qui prendra de la valeur dans l'échange. Tenter l'émergence d'un sujet, qui ne se confond jamais avec les difficultés matérielles auxquelles il est confronté. Il s'agit d'une expérience artisanale, car notre dispositif n'est pas installé une fois pour toutes, mais pensé et questionné lors de nos réunions associatives de recherche (GRAAL).

A côté des sujets que nous recevons, il y a les professionnels travailleurs sociaux qui les accompagnent. La permanence est aussi un lieu pour eux. Ils appellent et nous parlent, de leurs difficultés, leurs cheminements avec quelqu'un qu'ils aimeraient peut-être nous adresser, ils se renseignent sur notre association, à propos de la psychanalyse aujourd'hui. Nous avons entendu qu'il était important pour eux d'être là, dans la cité.

Qu'est-ce que la psychanalyse, si ce n'est la confiance faite « au champ de la parole et du langage » qui peut se déployer dans l'intimité sociale d'une rencontre. D'où l'attention particulière que nous apportons à la manière dont notre dispositif est inscrit dans le social, sans pour autant jamais être véritablement établi.

Nous avons le souhait de ne pas nous installer. Que l'expérience nous guide pourquoi pas, vers une permanence qui pourrait devenir nomade. D'autres lieux si nous y sommes invités, mais aussi un dispositif qui se laisse traverser et changer par la vie qu'il rencontre autour de lui.

Quelque chose de l'expérience renouvelée et partagée des effets du discours analytique dans l'inscription de l'être humain dans le champ social.

MARVIC MENDEZ-TRONCHE

L E C T U R E

Notre intime conviction

À propos de José Morel Cinq-Mars, *Du côté de chez soi, Défendre l'intime, défier la transparence*, Paris, Seuil, 2013.

Dans l'après-coup de la lecture de l'ouvrage de José Morel Cinq-Mars, joliment intitulé *Du côté de chez soi* j'étais ravie de faire un parallèle certes facile entre cette idée simple (donner accès à la psychanalyse à ceux qui faute de moyens financiers n'envisagent même pas d'en faire la demande) fondatrice de notre association et cette question de l'intime.

Alors même que nous vivons dans une société qui enjoint chacune et chacun à se plier à l'impératif de la transparence et faire montre de répugnance et de méfiance à l'égard de ce qui détourne de la lumière, je me félicitais que L'APLS redonne toutes ses lettres de noblesse à cette notion de l'intime. Notre dispositif associatif qui repose principalement sur la permanence et le réseau de cliniciens fait exister des espaces ceux qu'on nomme intimité. Cet autre à qui l'on confie sa part la plus intime est celui que l'on devine capable de réserve et de discrétion.

Je vous cite José Morel Cinq-Mars : « De l'intime on peut dire qu'il est le lieu psychique abritant le noyau de vérité d'un être, sa part singulière et sensible, jamais définitivement arrêtée ni délimitée. »

Un autre effet de cette lecture a été de me « réveiller », de me rendre plus sensible au discours social actuel qui ne cesse de surfer sur les signifiants de luminosité, visibilité, transparence.

Les derniers rebondissements politiques (la démission forcée de trois ministres) et le propos du président de la république lors d'un interview: « désormais je vais pouvoir disposer d'un gouvernement de clarté » sont venus confirmer le désir que j'avais de vous dire quelques mots autour de cette question de l'intime.

Je vais me référer principalement au livre de José Morel Cinq-Mars dont le propos consiste en une plaidoirie finement et intensément argumentée en faveur d'un consensus sur la valeur précieuse de l'intime.

Comment se demande-t-elle en dépit des critiques et des obstacles qui lui sont opposés, la valeur de l'intime peut-elle encore être affirmée et reconnue ?

Paradoxalement la psychanalyse a contribué à mettre de l'eau au moulin de ceux qui considèrent qu'une cure psychanalytique consiste uniquement à faire venir à la lumière les forces qui agissent dans l'ombre et de ce fait participerait à un idéal de transparence. Sans doute que la règle de l'association libre initiée par Freud a alimenté le malentendu d'une pratique opérant par le rejet du secret.

La croyance dans une parole libérée, gage supposé d'un parfait équilibre mental s'est répandue et les bénéfices d'une cure psychanalytique se sont vus ramenés à ce seul « tout dire ».

Pour nous qui avons décidé de mettre la clinique psychanalytique au chef de notre association, nous avons la responsabilité de dissiper ce malentendu et de soutenir que ce qui fonde avant tout l'expérience analytique c'est l'expérience du transfert qui s'installe entre un patient et son psychanalyste et qui permet au patient de revoir sa copie et de changer son lien aux autres, son rapport au monde.

José Morel Cinq-Mars : « c'est parce qu'il se dévoile à l'abri du transfert que l'intime peut s'exprimer sans s'en trouver abimé ».

J'évoque cette spécificité du transfert car il me semble important de définir les points sur lesquels nous ne voulons pas céder, ce qui implique de clarifier les enjeux et de préciser les concepts utilisés.

La logique capitaliste tend à attaquer les liens transférentiels, à dissoudre les solidarités pour entre autre imposer un modèle de l'humain réduit à ce que Roland Gori appelle un auto-entrepreneur de soi-même dont les critères de valeur sont la performance, la compétition et la visibilité.

Me revient en mémoire un texte de notre chère collègue Anne Marquant paru dans le n° 2 de Terrestres terrains dans lequel elle écrivait : « et si nous ne croyons pas à un « complot » délibéré pour briser le lien social, nous croyons à une bien plus dangereuse attitude qui consiste à se contrefoutre de la notion même d'humanité ».

Dans notre société dite moderne, une des confusions et pas des moindres

repose sur cette tentative de faire équivaloir la recherche de l'intime à une quête individualiste et narcissique.

Dans le discours ambiant, le goût pour l'introspection, pour l'expérience subjective est souvent confondu avec le repli régressif.

Je suis souvent frappée par le nombre de personnes qui font part d'un sentiment de honte ou de culpabilité à l'idée de venir parler d'eux, craignant que leur démarche soit uniquement révélatrice d'une personnalité nombriliste, immature...

Dans le même ordre d'idées le désir d'intime est suspecté d'être un facteur de désengagement social. Le souci de l'intime est souvent vécu comme excluant le souci de l'espace public.

Et pourtant, José Morel Cinq-Mars démontre combien l'attention portée à l'intime serait la condition même à l'engagement social et politique.

Quels bénéfices pour une société à soutenir une idéologie qui ferait l'impasse sur cette évidence : l'intime ne va pas sans l'extime, l'un ne va pas sans l'autre.

L'intime s'inscrit toujours dans un mouvement d'oscillation entre fermeture et ouverture, autrement dit: saisir les processus à l'œuvre en soi permet de prendre sa place dans le champ social à ceci près que cette place sera dépoussiérée des oripeaux culturels et sociaux. De cette place le sujet peut questionner l'idéologie dominante ou le discours du maître.

Et c'est peut-être la que le bât blesse pour ceux qui détiennent le pouvoir ?

José Morel Cinq-Mars : « La nécessité s'impose pour une démocratie de faire du singulier et du divers une condition de renouveau, non seulement de la politique mais du vivre ensemble. »

J'espère vous avoir donné envie de prendre à vos chevets *Du côté de chez soi*.

MARIE-LINE LATTUCA

P E R S P E C T I V E S

LA QUESTION DE L'ARGENT EN PSYCHANALYSE

Une nouvelle conférence-débat en 2015

Début 2015, l'APLS proposera une nouvelle conférence débat ouverte au public. Nous y poursuivrons la réflexion sur les liens entre psychanalyse et précarité, en précisant le problème autour de l'argent. Nous sommes encore en cours de l'élaboration des questions, du contenu et du choix des intervenants. Nous vous inviterons à partager vos réflexions avec nous en mars 2015. En attendant, nous souhaitons vous faire partager quelques points vifs de nos échanges. Il ne s'agit pas d'orienter vos propres questions, mais de soumettre d'ores et déjà les nôtres à votre esprit critique.

Psychologie de l'argent ?

Nous avons à cœur, dans la cure, de préserver le désir au-delà de l'abri du transfert. On pourrait appeler ça *chérir le sujet en tant que désirant*. Ce qui n'exclue nullement pour un sujet les vicissitudes de la vie, parmi lesquelles celle de l'argent.

La question de l'argent en psychanalyse s'impose logiquement au regard de notre projet associatif. Freud le premier s'y est affronté, dans son époque et avec ses moyens. Dans sa suite, l'argent a été mis en jeu dans la théorie principalement du côté du sujet, comme quelque chose à manier dans la cure au regard du rapport de l'analysant avec lui. Au point qu'on pourrait lire parfois certains écrits de psychanalyse comme relevant de la psychologie de l'argent.

L'argent précède la psychanalyse. Il permet un chiffrage de la valeur et d'autres modalités d'échange que le troc. Il n'est pas sans rapport avec les

modalités de lien entre humains. Et sur ce point, toute une série de théoriciens ont leur mot à dire : l'économiste, l'historien, le sociologue, l'anthropologue, le philosophe, etc. Le psychanalyste aurait tort de ne pas les entendre. Sauf à vouloir fonder une psychologie de l'argent qui isolerait la cure des conditions de l'époque dans laquelle elle se déroule. La psychologie de l'argent pourrait alors être soupçonnée d'être un abus, une escroquerie ou pourquoi pas une jouissance. Ne faudrait-il pas alors essayer de décompléter cette psychologie de l'argent par d'autres abords du problème ? Et pourquoi pas aller jusqu'à faire dire à l'analyste, si tant est qu'il y consente, ce que l'argent veut dire pour lui ? L'argent d'ailleurs, est-ce que ça veut dire quelque chose ?

Parler d'argent en psychanalyse n'a pour nous aucun sens s'il s'agit simplement de faire la psychologie de l'argent. Il s'agit plutôt de mettre en question l'argent comme argument de notre démarche associative pour savoir un peu mieux ce que nous faisons. Pour savoir un peu mieux si l'argent est réellement un obstacle à l'accès à la psychanalyse. Pour savoir si l'argent est une nécessité pour le déroulement d'une cure. Pour savoir ce que l'argent chiffre ou vaut dans une psychanalyse. Pour savoir si l'argent n'est pas un biais par où le monde infiltre la cure et la contamine de son malaise. Savoir ce qui se véhicule avec l'argent, ce qui se transmet, ce qui reste intransmissible malgré l'argent, et comment ces échanges modèlent aussi bien le lien social que les êtres qui l'habitent. Parmi lesquels il faut compter les psychanalystes.

RÉMI BRASSIÉ

Psychanalyse et Argent

La question qui nous taraude : en temps de crise encore plus qu'en temps de prospérité, les psychanalystes doivent ouvrir leur porte, permettre que des demandes venant de patients démunis puissent être entendues. Néanmoins, la gratuité est une insulte pour le sujet.

Money, money, money

S.Freud, dans les *Ecrits techniques* (« L'Introduction du Traitement », 1913), nous avertit que « ... des facteurs sexuels puissants participent à l'appréciation de l'argent... les affaires d'argent sont traitées par l'homme civilisé de façon similaire aux choses sexuelles : avec la même duplicité, prudence et hypocrisie. »

L'argent et le signifiant peuvent être rapprochés.

Le signe monétaire a une face signifiante par quoi il indique son unité de compte, et une face signifiée qui renvoie non pas à un objet réel mais à un pur concept de marchandise de valeur équivalente. Le signifiant monétaire peut avoir une valeur en lui-même (coquillages, cuivre, argent, or), mais il peut n'être qu'un morceau de papier dont la valeur varie en fonction de l'inscription. Le papier d'un chèque, l'encre d'une traite n'ont pas beaucoup plus de matérialité que la face sonore du signifiant linguistique. Le signifié linguistique n'a pas de lien logique avec son signifiant. Le signifié monétaire, si on peut dire, ne renvoie pas à une chose, mais à toutes les choses dont la valeur marchande est équivalente au chiffre inscrit. (S. Viderman, p.60/61)

Un joker universel.

J. Lacan dira en 1956 que l'argent a de commun avec le phallus qu'il est un signifiant sans signifié, « le plus annihilant qui soit de toute signification » (dans « La lettre volée », *Ecrits*, p.37), annulant toutes autres valeurs, mais pas le sens, phallique (puissance ou son inverse, satiété ou privation, brillance ou déjection). L'analyste est là pour recevoir la demande « d'être entendue » pour le « rien » du désir de l'analyste. Le « rien » qui représente l'objet perdu car absent de toujours. (M. Menès, p.32-33).

Allons-nous découvrir, que l'argent (signifiant sans signifié) trouve sa place face au désir de l'analyste (place ouverte pour le discours de l'analysant sans aucune préfiguration) ? Qu'il « fait pièce » au signifiant pour le sujet confronté à l'absurdité de son discours ? Qu'il permet la circulation de la jouissance, qu'il pacifie ? (Tout en sachant « que sa demande n'est qu'un « faux jeton » ?)

Du Réel

Le rôle de l'argent dans la relation analytique, se caractérise par sa double appartenance : à la fois dans le cadre et dehors. L'argent fonctionne en analyse non seulement dans sa fonction imaginaire ou symbolique, mais il a une fonction dans le réel.

La cure n'a de ce point de vue pas un statut d'extraterritorialité qui la situerait dans un pur principe de plaisir avec une dette symbolique déniaut à tout le processus le principe de réalité. (S. Viderman, p.138-139). L'analyste n'est pas un pur esprit.

GABRIELLE DEVALLET-GIMPEL

A lire sur le thème *psychanalyse et argent*

Sigmund Freud, *Schriften zur Behandlungstechnik*, Studienausgabe, Fischer, Frankfurt, 1975, pages 191, 192. (“Le début du traitement” 1913, in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1975)

S.Freud, “Caractère et érotisme anal”, dans *Névrose, Psychose, Perversion*, PUF, Paris 1973 ; (Character und Analerotik, 1908)

Jacques Lacan, *Séminaire V*, leçon du 20 nov 1957, Paris, Seuil.

Jacques Lacan, *Séminaire XII*, leçon du 9 déc 1964.

Jacques Lacan, *Séminaire XIII*, leçon du 2 févr 1966.

Jacques Lacan, *Séminaire XVI*, leçon du 30 avril 1969.

Jacques Lacan, *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966. (p.37 et 618)

Psychanalyse et Argent, Séminaire INSERM U 158, Paris, octobre 1982 (Hôpital des Enfants Malades, 149 rue des Sèvres, 75743 Paris Cedex 15)

J.-P. Klotz, *La parole et l’Argent*, Actes de l’ecf nr 14, mai 1988.

Serge Viderman, *De l’argent en psychanalyse et au-delà*, PUF, le fil rouge, Paris, 1992.

Revue La Cause du Désir, *L’argent : Totem et Tabou*, Navarin Editeur, Paris, 2013 .

Claus-Dieter Rath, *Die Honorarforderung des Psychoanalytikers. Aspekte des Umgangs mit der Bezahlung der psychoanalytischen Arbeit*, Intervention à Leipzig/Allemagne le 24 octobre 2009 (La demande d’honoraires du psychanalyste. Comment est abordé le paiement du travail psychanalytique)

Martine Menès, *A quel prix ?* Intervention au séminaire d’Ecole de l’EPFCL-France, Paris, 28 mai 2009.

Mauricio Rugeles-Schoonewolff, *Capitalisme, addictions : en sortir un par un*, addicta.org.

Pierre Martin, *Argent et Psychanalyse*, Bibliothèque des Analytica, Navarin, Paris, 1984.



Rémi Brassié
José Morel Cinq-Mars
Gabrielle Devallet-Gimpel
Sophie Gérard
Marie-Line Lattuca
Marvic Mendez-Tronche
Marie-Jean Sauret

ont contribué à ce numéro

POUR NOUS CONTACTER

La permanence d'accueil est ouverte le jeudi de 9h à 11h au 18 place Marnac à Ramonville.

asso.apls@gmail.com
06.26.29.36.17

Pour être tenus informés de nos actualités,
envoyez-nous simplement un mail.

Vous pouvez également visiter notre site internet :
<http://asso.apls.free.fr/>

JANVIER 2014 numéro exceptionnel

Association pour la Psychanalyse & le Lien Social
MCS 18 place Marnac 31520 Ramonville Saint-Agne
<http://asso.apls.free.fr>

I' A P L S
LE BUREAU DE
L'ASSOCIATION

Président - Rémi Brassié
Vice Président - Eric Alonso
Trésorière - Marie Line Lattuca
Secrétaire - Emilie Ortega

Terrestres terrains